

Charlie Najman, années 68-70, du Shtetel à l'internationale, un cosmopolite.

- 23 juil. 2016
- Par [ROBI MORDER](#)
- Blog : Le blog de ROBI MORDER

Charles Najman, pour nous, pour moi, c'était d'abord Charly ou Charlie comme l'on veut. Plusieurs décennies de cinéma, et quelques années de militantisme, mais quelles années, les « années 68 ». Enfants de survivants, nous-mêmes nous sentant un peu survivants. Comment s'étonner de notre ouverture internationaliste au monde, sans autre chauvinisme que celui des cloche-merle inter-organisations.

Partage

Charles Najman, pour nous, pour moi, c'était d'abord Charly ou Charlie comme l'on veut. Plusieurs décennies de philo, écriture, enfin cinéma, avec au commencement quelques années de militantisme, mais quelles années, les « années 68 ». J'ai rencontré Charlie en 1971, toutefois en réalité l'on peut dire qu'on s'est plutôt re-connu, sans mot dire, tant l'histoire familiale de l'un et de l'autre remonte loin, du Shtetel polonais jusqu'à Paris, enfants de survivants des camps, nous-mêmes nous sentant un peu survivants. Partout les mêmes fantômes, dont on connaît les noms : un tel c'était ton aïeul, une autre ta tante..., parfois plus aucune trace, pas de photographie. Il en reste une langue étrange et familière à la fois. Comment s'étonner de notre ouverture internationaliste au monde, sans autre chauvinisme que celui des cloche-merle inter-organisations. Là où la génération d'avant se disputait la clientèle à la recherche d'un costume nous inventions les meilleures recettes de la révolution (sur mesure ou en prêt à porter). En même temps nous étions totalement éloignés des assignations identitaires d'aujourd'hui, pouvant ignorer qu'un tel ou une telle même très proche était de telle ou telle « origine » religieuse. On découvrait ici où là dans les appartements un indice (un journal en caractère bizarre, le bras tatoué d'une mère, une croix) notre intérêt était ailleurs. Un lycéen vietnamien ne nous parlait pas bouddhisme, un autre algérien nous parlait de Boumedienne et de Ben Bella... Bien sûr, il pouvait y avoir une aumônerie à côté du lycée, on en profitait comme lieu de réunion qui était à disposition (avec d'excellents sandwiches au paté).

La rencontre c'est dans mon lycée, le lycée Turgot, où se tenait ce vendredi 19 février la coordination lycéenne des comités de grève pour la libération de Gilles Guiot. Il se présente à moi, et je ne sais plus s'il le me le dit ou si je le sais déjà, c'est bien le frère de Maurice. Dans la grande salle de réunion du lycée où siège la coordination Charlie, au nom du CLL (Centre de luttes lycéens), propose un sit-in au Quartier latin l'après-midi même, au moment où Gilles Guiot passera devant la cour d'appel. Cela, je l'ai écrit dans le détail, je préfère y renvoyer tant même les anciens sont perdus dans les sigles et les évènements[1]. A Turgot il y avait un autre (peut-être le seul autre à ce moment là) lycéen de l'AMR, Sylvain Silberstein. En y repensant, nous sommes tous trois des « petits frères », nos grands frères aînés ce sont Maurice Najman, fondateur des CAL en 68, engagé à ce moment là dans la dernière bataille de la tendance syndicaliste révolutionnaire pour que l'UNEF demeure une et syndicale, Patrick Silberstein, est étudiant en médecine, militant également de l'UNEF et de l'AMR, Joseph Morder, bac 68 en poche, et depuis ses 18 ans une caméra super 8 greffée à sa main comme troisième œil. Il fait du cinéma, je fais de la politique.

De 1971 à 1974 on ne cesse de se croiser, avec tant d'autres, dans une collaboration concurrentielle entre AMR, LC puis LCR, « Révo » si proches pourtant quand naturellement, affectivement nous étions dans les coordinations lycéennes avec des réactions communes, si différentes des JC/UNCAL ou de l'AJS. Affaire Guiot, circulaire Guichard, Loi Debré, lutte pour les droits des soldats. (Quelques images sur le portfolio) Outre les journaux de lycée, chacun a son journal national lycéen : *Jeunesse Rebelle* pour la LC, puis *Lycée rouge*, l'AMR sort la *Jeune Garde*, Révo *Le troubleion*, la JEC *Aristide*. Peu de filles, il y a un aspect combat de coqs (mais bien plus fort et insupportable chez les étudiants) et il faudra encore quelques années et le mouvement des femmes ébranlera les édifices.

Combien de coordinations, de réunions où l'on va ensuite manger ensemble, en bande, dans les couscous ou autres gargottes aux tarifs accessibles à l'époque pour nous dans le quartier Saint Michel. Le samedi, sans rendez-vous, on peut se retrouver chez Maspéro (à la librairie La Joie de Lire) et aller manger, discuter, polémiquer. Exclue d'un lycée, on passait dans un autre, étendre le domaine de la lutte : Turgot, Decour, Balzac, Colbert, Charlemagne, Annexe du lycée Berlioz à Vincennes... En 1972, Charlie est exclu de Balzac, pendant la Loi Debré il est au lycée Colbert, dans le 10^{ème} arrondissement, d'où l'administration le mettra également à la porte. En 1973/1974 nous sommes tous deux à Voltaire, moi en prépa (résultats calamiteux...), Charly en terminale. Il y a Serge Marquis, le jeune fils de Gilbert Marquis. C'est l'époque du CAV (comité d'action Voltaire), des 10% (10% du temps à disposition des élèves, et nous combattons pour une indépendance vis-à-vis de l'administration pour des 10 « sauvages » ou « autogérés » selon nos vocabulaires différents). Le 11 septembre, le coup d'Etat au Chili. Une assemblée générale de plusieurs centaines de lycéens réunie en protestation discute de l'armement du peuple chilien !!! On construit un comité de soutien à la lutte révolutionnaire du peuple chilien, et un mercredi après-midi les comités lycéens remplissent la salle B de la Mutualité pour un 6 heures de solidarité. Et il y a aussi la préparation de la marche sur Besançon pour Lip.

1974 : L'AMR rentre au PSU, et Charly avec. Il passe aussi en fac, il sera un des leaders de la lutte contre la réforme du deuxième cycle en 1976 et à la direction du MAS (syndicat anticapitaliste et autogestionnaire). La Ligue n'est depuis 1968 pas pour le syndicalisme étudiant, ni lycéen. Pourtant, à quelques uns dans le secteur jeune nous avons évolué et fait évoluer. Charly, Maurice, et d'autres de l'AMR nous y ont aidés. 1977, nous ne faisons plus repas communs, nous faisons désormais organisation commune, les CCA, comités communistes pour l'autogestion. Entre les jeunes issus du PSU, de la Ligue, de l'OCT et quelques autres l'on tente de créer une organisation de jeunesse, mais quels contours ? Un projet, l'organisation révolutionnaire de la jeunesse. Charly a des idées, il est inventif, l'appel du 18 joint pour la dépénalisation du cannabis, « casser KCP » (service d'ordre des concerts) ; je suis plus plus réservé, peut-être à l'époque plus et « sérieux », ou « classique », à la fois comprenant intellectuellement mais éloigné de certaines formes de radicalisations des jeunes. Des restes de l'exil, carte de séjour en règle et valise toujours prête. Je préférerais que l'on discute plus ensemble, comme beaucoup des jeunes camarades issus de la Ligue qui ont suivi l'aventure, mais Charly est fonceur, et il a le temps. « Le temps des études » est particulier, comme le dit Michel Verret. Moi, beaucoup moins disponible, de très mauvaise humeur car depuis juillet 1976 je travaille à plein temps, avec une impression (pas fausse) que les décisions se prennent entre gens qui ont le temps et ne se préoccupent pas de s'adapter aux temps des autres. Au point qu'un jour, c'est rare, je m'énerve au point de presque lancer une chaise sur Charlie. Je ne sais plus si je me suis retenu ou si quelqu'un (Jeff ?) l'a fait. L'orage passe vite. Il me faudra quelques mois pour m'adapter aux nouvelles contraintes de l'organisation capitaliste du travail, malgré les caractéristiques de l'entreprise dirigée par un

camarade devenu patron. Je m'investis dans la construction des CCA, Charly va vers d'autres horizons. Il ne quitte pas la politique, mais une pratique du militantisme. La vie, la philo, l'écriture, l'art, le cinéma. Besoin de ne plus être dans l'ombre du grand frère et de tracer son sillon propre ? Ce sera d'autres formes d'engagement avec les films, Haïti. On se croise, recroise de temps en temps, et surtout les nouvelles passent par mères interposées. La mienne doit passer sur le billard quand Maurice meurt. Un an plus tard nous enterrons ma mère et le même jour au cimetière de Bagneux c'est le premier anniversaire de la mort de Maurice. Charlie me demande – comme nous sommes nombreux – s'il n'y a pas un de nous pour compléter le myniem pour le kaddish, la prière des morts, de Maurice. En 2013, je l'invite à venir à un séminaire sur les 40 ans du mouvement contre la Loi Debré, il accepte et se décommande au dernier moment ayant une autre urgence. Depuis, quelques rencontres dans les rues de Paris, des coups de fil, on parle surtout des films, des siens, Pitchi Poï, de ceux de Joseph, la Duchesse de Varsovie où joue Alexandra Stewart qui, hasard, doit aussi tourner dans un film de Charlie. Dans ces films, la mère, toujours présente ! Un peu de Yiddishland au début du 21^{ème} siècle ? La mémoire est-elle soluble dans l'eau ? Rien ne se perd, tout se transforme. Je n'ai parlé que d'un aspect de Charlie, je sais bien qu'il y en a beaucoup d'autres. Je continue avec Sylvain, avec Patrick dans l'aventure des éditions Syllepse, Joseph continue à tourner, son journal filmé est plein de nos manifs. Mes fantômes sont très sympathiques, ils m'accompagnent dans la vie et je leur redonne vie quand j'en parle autour de moi et j'ai maintenant un gentil fantôme de plus dans mon monde.

1)- CHARLES SCHALSCHA ECRIT : "Charlie, rencontré pour la première fois en 1964 dans l'appartement familial de la rue d'Hauteville (je n'ai pas oublié le numéro de téléphone : Taitbout 85 87). Il n'est pas encore au lycée Jacques Decour. Il y a Solange, bien sûr, son mari, la grand-mère, survivante d'Auschwitz et qui ne parle que yiddisch.

Charlie (Najmann), le petit frère de Maurice (Najmann). Charlie qui passera une bonne partie de sa vie à tenter de se débarrasser de ce statut de petit frère. Pas sûr qu'il y soit parvenu : son dernier film, Pitchi Poï, est une sorte de long règlement de comptes avec son aîné.

Charlie et sa fixation sur Haïti, comme un moyen d'avoir son propre territoire - qu'il étendra au Sénégal.

Charlie qui ne supportait plus de voir Maurice se défoncer et qui, furieux, lui lança un jour : "Mais comment peux-tu te fabriquer le même corps que les déportés à Auschwitz ?"

Charlie qui perd de plus en plus la tête à l'approche de la mort de Maurice.

Charlie, intelligent, cultivé, qui deviendra Charles.

2)-Brigitte Pascall : "Charlie Najmann, frère de Maurice Najmann, est décédé. J'ai bien connu son frère, Maurice Najmann, lorsque dans les années 80, nous étions ensemble au Bureau Politique de la

Fédération pour une gauche alternative (FGA). Il faut savoir : Charlie a été nommé "Charles", à cause de Charles de Gaulle. Maurice a été prénommé Maurice, à cause de Maurice Thorez. Dans la famille Najmann, on ne rigole pas, on a la Politique, P majuscule dans le sang. Solange, mère ou grand mère de Maurice, communiste, a connu les camps de concentration. Ce que raconte Charlie Najmann dans son film de 1992 "La mémoire est-elle soluble avec l'eau ?". Il explique notamment que le Gouvernement allemand paye chaque année aux ex-détenus de camps, ex-pyjamas rayés, des séjours aux eaux de Vichy, ça ne s'invente pas...!

Les mauvaises langues disaient que Charlie avait tous les défauts de son frère (son instabilité), jamais son intelligence, une finesse politique hors du commun. Je me souviens de cette réunion des CCA, (Comités communistes pour l'autogestion), au cours des années 80. Maurice est à la tribune, Charlie, au fond de la salle, multipliant les vacheries contre son frère. Moi, je suis au premier ou au second rang, écoutant religieusement les paroles de Maurice. Le buzz de Charlie, je ne l'ai su que bien plus tard : de toute façon, je préfèrerai toujours et un milliard de fois Maurice...!

Que l'on me permette de répondre à l'accusation de "défonce" (d'ailleurs un mot très "années 70"..!) de Maurice. Il vient d'être salement viré de "Libération", par July, l'incompétent notoire, celui qui écrit avec une truelle les infos glanées à l'Elysée. Celui qui commence toutes ces phrases par : "en gros", alors que précisément l'analyse politique est toute dans le détail...! Malheureusement, Maurice s'enfonce dans la cocaïne. Jusqu'à ce que J-F Kahn le recrute aux "Nouvelles Littéraires", ancêtre de "Marianne". Avant le début des réunions du BP de la FGA, Maurice jette sur la table quelques exemplaires des "Nouvelles Littéraires" : avec des articles signés par lui. On pousse un soupir de soulagement, Voilà pourquoi, j'aurais toujours un faible pour J-F Kahn...!

Je rappelle à ceux qui l'auraient oublié, que Maurice a été le conseiller politique de COLUCHE. Monté très très haut en 1980 dans les sondages, bien au dessus du score actuel de JLM. Maurice et la première femme de COLUCHE, Véronique Colluchi, tirent l'humoriste vers la gauche et vers la politique. Dans leur jeunesse en 68, Véronique et Maurice (15 ans) ont milité ensemble dans les CAL (comités d'action lycéen), soutenus par le Parti Communiste. Je viens de lire un livre de Georges Séguy sur le Mai de la CGT, où il défend avec vigueur ces CAL, une forme de jeunesse communistes. Ceci explique cela. Ce n'est pas faire injure à Coluche que de dire, qu'il a acquis toute une culture politique, grâce à sa femme et à Maurice...! Certain soirs, je vais rêver sur le mur FB intitulé "Bye Bye Maurice Najman" rebaptisé "Bye Bye les frères Najman" : il le mérite...!

PS: une pensée aussi pour Gilbert Marquis, grand ami de Maurice, qui nous a quittés au début de l'année...





Décès de Charlie Najman

Publié le 20 juillet 2016 | Poster un commentaire

Je viens d'apprendre le décès de Charles (Charlie comme nous l'appelions alors) Najman le 18 juillet et c'est une grande partie de mon adolescence qui part avec lui. Il avait un an de moins que moi.

Nous nous sommes connus dans les combats lycéens des années 1971-1973 avec d'autres amis ou « ennemis » politiques. Nous avons adhéré à la même organisation politique – l'Alliance marxiste révolutionnaire, AMR. Il était le frère de Maurice, je suis le frère de Patrick. Nous n'étions qu'une poignée de lycéens dans cette organisation (peut-être nous deux, au début de 1972, quelques autres que nous fîmes adhérer arrivèrent ensuite).

Nous avons milité ensemble dans l'Affaire Guiot, en 1971 : une coordination lycéenne s'était tenue dans mon lycée, Turgot, et délégué de ce lycée, je devais prendre la parole au lycée Buffon pour appeler à une manifestation ; la coordination lycéenne reprend la proposition de Charlie, d'un sit-in au Quartier latin au moment où Gilles Guiot passe devant la cour d'appel. Charlie était un orateur convainquant qui soulevait l'enthousiasme.

A l'été 1972, il se joignit au groupe que je formais avec deux copains, après notre participation à un stage de l'AMR à Gourgas, en partance pour la Scandinavie via Avignon. Il lui fallu très vite acheter une « carte inter-rail » pour pouvoir voyager. Nous étions donc quatre dans une petite tente canadienne déjà prévue pour deux... Belles vacances, en attente de nouveaux combats.

En 1973, c'est la longue grève contre la loi Debré et nous courons les réunions et les manifs. A la fin de cette année, je suis exclu de Turgot et comme je suis dans ma seizième année, je suis orienté vers la « voie active ». Fini le lycée, au boulot. En 1974, je réussirai mon bac B en candidat libre tout en continuant à militer, mais loin des lycées et de leurs camarades.

Bien sûr, je connaissais sa mère à l'époque qu'il rendit célèbre dans son film La mémoire est-elle soluble dans l'eau ?, mais c'est surtout sa grand-mère qui me revient en mémoire maintenant, car, régulièrement, lorsque je téléphonais à Charlie chez lui, souvent c'est elle qui répondait et disait quand je demandais à parler à Charlie : « Er iz geshtarbn, Charlie » (Il est mort Charlie) et elle raccrochait. Il fallait rappeler en espérant tomber sur quelqu'un d'autre.

Ce n'est plus la peine de rappeler.

Sylvain Silberstein 20 juillet 2016

Où est passé Charlie ?

par François Margolin

30 septembre 2016

François Margolin raconte son ami disparu, le réalisateur Charles Najman, avec qui il avait décidé à dix-sept ans de ne plus jamais “grandir” ni “vieillir”.

son ami Charlie est mort le 18 juillet dernier. Il était réalisateur de films – en particulier “La Mémoire est-elle soluble dans l’eau ?” et “Royal Bonbon”, prix Jean Vigo 2002 –, et écrivain, aussi.

Nous nous étions connus lorsque nous avions quinze ans et que nous organisions ensemble, pour le compte de deux organisations – rivales – d’extrême-gauche, des manifestations lycéennes. Nous faisons partie de ce que l’on appelait alors la “Coordination lycéenne”, où nous représentions nos lycées respectifs, et je me rappelle d’un jour où nous avons insulté ensemble, au cours d’une très importante et très officielle réunion, le secrétaire général de la CGT d’alors qui n’en revenait pas de voir deux ados se comporter ainsi, sans qu’il puisse réagir.

Nous étions devenus amis lors d’un concert d’Alice Cooper, qui avait lieu à l’Olympia, où nous essayons de rentrer gratuitement – nous n’avions guère les moyens de payer, à l’époque – au cri de : “La musique pour le peuple !” En l’occurrence, le peuple, bien sûr, c’était nous.

Je ne me souviens plus exactement par quel miracle nous avons réussi à rentrer dans la salle bondée mais nous avons fini par voir le concert – sans payer – et à aller boire dans des bars du coin, après. C’était le début d’une amitié qui ne s’est jamais arrêtée, même si, comme toutes les amitiés, elle a, évidemment, connu des hauts et des bas.

Nous avons quasiment le même âge. Un âge qui n’est pas, je trouve, un âge pour mourir.

Pourquoi “Mourir à trente ans”, cherchait à comprendre Romain Goupil (qui était le meilleur ami de Maurice, le grand frère de Charlie) ? Mourir à soixante, ce n’est pas mieux.

Nous faisons partie d’un groupe, tout-à-fait informel, de – très jeunes – gens qui nous étions rencontrés au début des années 70 et qui avons décidé, aux alentours de dix-sept ans, de ne plus jamais “grandir”. Et, encore moins, de vieillir.

Aucun d’entre nous ne l’avait, bien sûr, formulé, encore moins proclamé, et pas même avoué aux autres, mais nous savions, en notre for intérieur, que ce serait comme ça.

Nos grands frères avaient connu Mai 68, mais pas nous. Nous avons donc loupé quelque chose, que nous essayions de rattraper. Et ce “quelque chose”, c’était un serment de liberté :

ne jamais accepter le monde tel qu'il est, ne jamais devenir un "vieux con" et croire que l'adolescence, surtout si elle se déroule dans les années 70, avant le SIDA et le terrorisme islamique, est vraiment le plus bel âge de la vie.

Je ne sais pas si nous nous sommes tenus à ces promesses mais je veux croire que nous avons, au moins, essayé.

Il y avait dans ce groupe, informel, deux musiciens, d'un groupe connu, à l'époque, deux frères dont l'un est devenu un cinéaste reconnu, deux ou trois futurs journalistes, un écrivain, aujourd'hui admiré, et quelques autres qui restèrent inconnus...

Je crois qu'un journal de l'époque avait fait un article sur certains d'entre nous et l'avait intitulé : "Les jeunes gens modernes".

Nos idoles d'alors – elles le sont restées – étaient elles-mêmes des créatures sans âge et à l'éternelle jeunesse, que ce soit David Bowie ou Mick Jagger. Ou leurs successeurs, que nous admirions sans même avoir besoin de nous le demander, comme Prince.

Nous avons dansé sur leurs tubes, dans toutes sortes de soirée où nous nous incrustions, et cela continuait. Avec d'autant plus de plaisir qu'ils étaient restés au sommet de leur gloire, et qu'ils connaissaient même une nouvelle jeunesse et de nouvelles vagues d'admirateurs.

A vouloir ne jamais grandir, et donc à faire tout ce qui était interdit, beaucoup d'entre nous ont disparu, entraînés dans les excès d'une époque. Que ce soit avec la drogue, le Sida, et pas mal d'autres choses. Plusieurs finirent même dans la folie et la dépression.

Mais, après tout, ils s'étaient tenus à cette promesse, non dite, et étaient morts avant d'avoir vieilli. Pouvait-on vraiment le regretter ou le leur reprocher ? Non.

Nous étions juste un peu moins nombreux lorsqu'il s'agissait d'organiser une soirée ou bien de se retrouver après l'habituel coup de fil de Charlie de 19 heures, me demandant : "T'as pas une fête?".

Beaucoup d'entre nous choisirent, comme je l'ai dit, des métiers de liberté : cinéma, musique ou littérature, mais pas forcément, puisque certains devinrent aussi (haut) fonctionnaires ou s'engagèrent dans la politique. A gauche, évidemment.

Mais jamais très longtemps car l'irresponsabilité de la "jeunesse éternelle", ou qui se croit comme telle, est incompatible avec ce genre de responsabilités.

Pas mal d'entre nous n'eurent pas d'enfants – ou bien ils les eurent tard – car, pour rester un enfant, peut-être faut-il ne pas en faire ? Ce n'est pas ce que je pense, mais c'est une idée que je comprends.

Avec Charlie, nous avons été attirés, presque toujours, par les mêmes choses : le monde noir – lui avait choisi Haïti, où il passait son temps, à la recherche des zombies et de toutes sortes de croyances en l'immortalité, et moi, l'Afrique – et le monde juif –, lui avait fait un film sur sa mère, Solange, omniprésente et déportée à Auschwitz, moi sur les Juifs (noirs) d'Ethiopie.

Cela nous permettait de rester proches, ce qui était bien, car, entretemps notre “groupe informel” avait éclaté. Il s’était dispersé dans la nature.

Ses membres avaient-ils renié leurs engagements ? Je ne savais pas trop.

C’est à son enterrement – qui a eu lieu sous un soleil éclatant –, au cimetière de Bagneux, que je me suis rendu compte qu’il n’en était rien.

Je l’ai vu à quelques détails, dans la coiffure ou dans l’habillement. Telle marque de tennis, tel type de pantalon, des détails insignifiants, que presque personne, sans doute, n’a remarqué, mais qui étaient toujours là. Comme une fidélité à nos promesses.

Cela m’a fait plaisir de retrouver cette “armée des ombres”, malgré la tristesse de la situation.

Je suis allé, le soir, dans la maison de Charlie, à Bagnolet. Sa compagne y avait organisé une fête, comme à la grande époque. Avec les mêmes, plus quelques nouveaux, glanés au cours des années, et quelques enfants, évidemment.

J’avais l’impression qu’il était toujours là, comme d’habitude, à entraîner les autres dans des danses délirantes.

J’ai vu les pochettes des CD qui traînaient à côté de son lit, vide. C’étaient les mêmes que celles des vinyles que nous avions lorsque nous nous retrouvions, avec notre petit groupe “informel”, dans le temps. Il y avait juste quelques chanteurs africains ou haïtiens en plus, comme chez moi.

Nous avons dansé sur la musique de nos dix-sept ans, jusque tard dans la nuit, beaucoup bu, comme avant, et nous nous sommes promis de nous retrouver à une prochaine fête.

Mais où ? Chez Charlie ?

Ce serait, en tous les cas, mieux qu’au prochain enterrement.

Charles Najman (Charlie), 1956-2016



Charles Najman, 1972, l'Internationale (journal de l'AMR) dans les mains

Charles Najman est né le 17 avril 1956 au sein d'une famille juive polonaise. Son père fut un militant communiste, son frère aîné, Maurice Najman, qui rompt avec les Jeunesses communistes en 1966, est le principal initiateur des CAL (Comités d'action lycéens) en 1968. Charles – que l'on connaît comme Charlie – suit ses traces, devenant dans les années 1970-1974 le représentant lycéen de l'AMR (Alliance marxiste révolutionnaire), puis un des responsables étudiants du PSU auquel l'AMR a adhéré collectivement en 1974. Peu après la création des CCA en 1977, il s'éloigne du militantisme partisan et se consacre à des études de philosophie, à l'écriture, se passionne pour Haïti^[1], et à partir de 1996 utilise le cinéma^[2]. Toujours présent dans ce parcours, la mémoire, la transmission.



Dans les lycées, il participe au nom de l'AMR activement à tous les mouvements d'ampleur nationale. Dans l'« Affaire Guiot » (février 1971) il fait adopter au nom du CLL (Centre de luttes lycéens associant entre autres l'AMR, la JEC, des lycéens du PSU) le principe d'un sit-in à Saint-Michel le jour du procès en appel de Gilles Guiot. Présent dans la lutte contre la « circulaire Guichard » (novembre 1971) c'est principalement dans le mouvement contre la Loi Debré de réforme des sursis (printemps 1973) qu'il confirme comme d'autres militants ses capacités d'initiative ; il est membre du collectif de la coordination et passe dans plusieurs émissions d'actualité. il est au cours de cette période sanctionné pour ses activités, passant de lycée en lycée : Jacques Decour, Balzac, Colbert, Voltaire.

Dans les universités il un des leaders du mouvement contre la réforme du deuxième cycle, et un des dirigeants actifs du MAS (Mouvement d'action syndicale) syndicat « anticapitaliste et autogestionnaire » fondé en mai 1976. Avec le départ du PSU de la « tendance B » et la jonction avec le « groupe Carrefour » et d'autres « groupes de travail » issus de la LCR il est à la fondation des CCA (Comités communistes pour l'autogestion). Il y forme notamment un projet d'organisation révolutionnaire autonome de la jeunesse (ORAJ) qui n'aboutira finalement pas. Pendant toute cette période, il s'intéresse en effet à toutes les questions qui touchent la jeunesse : culture, musique, sexualité, « l'Appel du 18 joint ».

Charlie Najman décède à l'âge de 60 ans le 18 juillet 2016. Nous publions-ci-dessous un texte plus personnel de Robi Morder paru sur *Mediapart* le 24 juillet 2016.

[1] Charlie Najman, « Haïti intime, les raisons d'un engagement » *Africultres* 2004/1 N° 58

[2] Voir filmographie sur le site Allocine.fr <http://www.allocine.fr/personne/fichepersonne-24890/filmographie/>